

**La quête des origines dans un espace d'exil intérieur dans
Là où les chiens aboient par la queue de Estelle-Sarah Bulle**

**The quest for origins in a space of internal exile in the novel
"Là où les chiens aboient par la queue" by Estelle-Sarah Bulle**

Hanane ABOU NASREDDINE
Enseignante-chercheuse
Université Libanaise, Beyrouth, Liban

Abstract

The author, born in France to a Guadeloupean father and a Franco-Belgian mother and has lived far from her origins, shows a desire for going back to the past to question her roots and assert her Caribbean identity. Although the story is partially inspired by the family life, the author injects simultaneously the fiction corresponding to a collective one lived by all the Caribbeans. This book is a great tribute to the "mixed bloods" and to the resilience of those uprooted as it is centered around cultural miscegenation: miscegenation of words between French and Creole, of deaths, behaviors in which the author has bathed.

Dans leurs œuvres romanesques, les écrivains francophones antillais s'inspirent de leur histoire coloniale, des changements socio-politiques, économiques et littéraires. Ils décrivent la vie rurale et urbaine dans les Antilles et mettent sur scène des personnages crédibles à travers lesquels le lecteur, pris par le jeu de sentiments et par l'émotion, peut se voir et se reconnaître. Glissant ne laissait-il pas entendre dans son discours intitulé « Le romancier noir et son people. Notes pour une conférence » prononcé au Deuxième congrès des écrivains et artistes noirs que « le propre du roman est de suivre la réalité dans ses moindres replis. [...] ; le propre du roman est de développer les mille et une variations de la réalité ». (Glissant, 1959, 31) Touchés par les mutations radicales que subit la société, les écrivains antillais manifestent une volonté de rétablir le patrimoine culturel et langagier déformé par le modernisme, la société de consommation, l'intégration et l'urbanisation dont l'évolution est extrêmement rapide. Ils vont au-delà de l'histoire coloniale pour s'interroger sur l'avenir des Antillais restés français par la promulgation d'une loi transformant leurs îles en Départements d'Outre-Mer. Dès lors, la société moderne contemporaine est confrontée à maints problèmes ;

elle agit par des questions primordiales telles que le processus identitaire, la reconnaissance de l'autre à travers les migrations vécues de différentes manières. La thématique de l'émigration passe par deux étapes : déplacement de la campagne à la ville, puis exil à la métropole. Ces migrations sont imposées par les mutations socio-économiques. Dans l'espace littéraire, la notion de l'exil débouche pour certains sur le désespoir engendré par la dislocation culturelle et la souffrance du déracinement et, peut-être pour d'autres l'inauguration d'un voyage à la fois risqué et enchanteur au beau milieu d'une découverte approfondie de soi. L'écrivain qui éprouve à un haut degré de sensibilité les transformations de la société évoque les différentes phases de ces changements dans son œuvre. Certes, le travail de l'écrivain est le fruit de son imagination, il ouvre des portes fascinantes à d'autres mondes fantastiques pour captiver le lecteur. Qu'en est-il pour Estelle-Sarah Bulle, une jeune romancière métisse de la seconde génération antillaise, qui s'interroge toujours sur sa double origine, française et guadeloupéenne et a recours à la mémoire de sa famille paternelle pour comprendre son passé ?

Son œuvre *Là où les chiens aboient par la queue* nous livre une représentation originale de la thématique de la migration qui occupe une place privilégiée. Dans un premier temps, nous mettrons l'accent sur la place accordée à la migration dans la quête des origines d'Estelle-Sarah Bulle tout en élucidant quelques sujets tels que le racisme, le métissage culturel, l'évolution de la Guadeloupe. Notre étude amalgame volontiers réalité et fiction ; nous jetterons, par-là, une lumière révélatrice sur la poétique du roman construite sur la polyphonie narrative et proposant un puissant travail qui tisse histoire collective et autobiographie fictive.

Dans la présente étude, nous tenterons d'amorcer des réponses aux questions suivantes : dans quelles mesures l'œuvre romanesque d'Estelle-Sarah Bulle met-elle en lumière la problématique de la migration et ses corollaires ? Située à l'intersection de deux cultures et de deux langues, comment réussit-elle à se situer et à moduler sa double appartenance culturelle ? Fille et nièce d'exilés, l'expérience de l'exil est-elle, pour la fratrie, perçue comme une aventure enrichissante sur une terre étrangère ou une perte intenable de la terre des ancêtres, une forme d'errance ?

Pour ce faire, nous étudierons, en premier lieu, les différentes étapes de la migration dans la deuxième moitié du XX^e siècle et la première décennie du XXI^e siècle dans un arrière-fond historique qui y constitue un terrain fécond. Nous déterminerons en second lieu le caractère fictionnel de ce texte qui se consacre aux concepts de la polyphonie mettant en évidence l'expérience de l'exil, et de l'autobiographie romancée qui tient compte de l'une des aspirations d'Estelle-Sarah, celle de se révéler comme personnage imaginaire et de se positionner au centre

de son œuvre. En troisième lieu, nous évoquerons la question du métissage de la langue, notamment de l'appropriation culturelle.

1. Histoire marquée par les migrations

Les flux migratoires s'intensifient dès que les hommes noirs acquièrent leur liberté, et continuent jusqu'à nos jours. Exposés à des contraintes politiques, sociales et économiques, la migration se présente pour eux comme la meilleure solution pour fuir un système fondé sur l'inégalité de chances, le racisme et la domination coloniale sous ses différentes formes. Dès lors, ils sont livrés à l'errance, entreprennent des voyages périlleux mais teintés d'espoir et d'optimisme en un avenir prospère. Ils font ainsi de nouvelles expériences en découvrant de nouveaux espaces et modes de vie. Dans son œuvre, Estelle-Sarah Bulle incarne la voix de l'exil. Bien qu'elle soit née et élevée dans l'Hexagone, elle est attachée à ses racines ancestrales et cherche à reconnaître sa propre identité souvent liée à sa double origine, française et antillaise, qui a toujours été source de soupçon et d'enrichissement. Le roman ouvre la mémoire de la Guadeloupe, de 1947 à 2006, en faisant un bref retour sur la période post-esclavagiste, de la campagne isolée à Pointe-à-Pitre puis en métropole à travers les histoires enchâssées des membres de sa famille qui ont connu la migration sous ses différents aspects. Dans ce qui suit, nous allons découvrir les raisons pour lesquelles les tantes et le père de la narratrice quittent leur île en présentant le contexte historique dans lequel s'inscrit l'histoire du roman.

De l'espace rural à l'espace urbain

L'abolition de l'asservissement, en faveur de laquelle le journaliste et homme politique français Victor Schœlcher¹ a agi, est affirmée en 1848. L'écrivaine, dans son roman, a rendu hommage à cette personne qui a marqué l'histoire des Antilles. C'est un « grand Victor Schœlcher pour qui les Noirs d'ici ont toujours voté et qui a mis un bon point final à l'esclavage » (42), il est comparé à un ange qui veille sur le peuple antillais. Pourtant, les Antilles restent régies par un système esclavagiste, colonial et hiérarchique. Edouard Glissant écrit :

« Quant aux esclaves du Nouveau Monde, ils étaient sûrement les spécialisés, bientôt les spécialistes, du travail des Plantations, tout le monde en convient, et les dictons en vogue à cette époque et qui ont parcouru jusqu'à aujourd'hui en témoignent, dont celui-ci, le plus populaire peut être sur ces aires : « L'odeur du nègre, ça fait pousser la canne ». (Glissant, 2007, 52).

¹ Après l'abolition définitive de l'esclavage en France, via le décret d'abolition, signé par le gouvernement provisoire de la Deuxième République le 27 avril 1848. Victor Schœlcher est également élu député de la Martinique puis de la Guadeloupe de 1848 à 1849 et de 1871 à 1875.

Le roman survole cet épisode historique de la vie épuisante des arrière-grands-parents, hommes et femmes dans les Plantations « la grand-mère d'Hilaire était née sur une plantation ». (30) Les nègres continuent à travailler chez les Blancs « propriétaires des vastes plantations de canne » (26) pendant des décennies. Bulle retrace également la vie post-esclavagiste en Guadeloupe avec les mêmes modes de vie esclavagistes en mettant sur scène le grand-père Hilaire qui vivait avec sa famille « dans ce coin de campagne sans eau courante et sans électricité (...) à travailler la terre, c'est la terre » (30), celle que son grand-père a pu s'acheter après l'abolition, ce « premier Ezechiel à ne pas être un esclave et à avoir un nom de famille enregistré en mairie ». (30) Posséder un terrain à cette époque constitue un privilège pour ces gens défavorisés. Cette famille habite une « case avec son jardin défoncé, jonché des bouses des bœufs » (127) qu'elle élève pour subvenir à ses besoins.

L'existence des cases et le travail dur et douloureux dans les plantations de la canne engendre un grand désir de s'exiler chez ces nouveaux libres. La question de la migration acquiert toute sa signification avec le déplacement des habitants de l'espace rural à la recherche d'autres travaux moins affligeants ; « les Ezechiel, cinq sœurs et quatre frères dont papa était l'aîné, s'étaient éparpillés pour tenter leur chance dans toute l'île. A Morne-Galant, il ne restait plus que papa pour travailler la canne ». (30) Ce mouvement constitue la première vague migratoire, voire une première forme d'exil, et permet aux individus de découvrir les « grandes distilleries et les beaux moulins » (222) qui sont les premiers éléments de la mondialisation et de l'urbanisation. Cependant, une minorité demeure « dans ce bout de la Guadeloupe introuvable sur la carte » (31), menant une vie archaïque.

Or, le départ des premiers émigrés n'a pas beaucoup duré, vu les conditions de travail défavorables dans l'île qui entraînent des altérations de santé. Ne pouvant pas s'adapter à ces nouvelles tâches, sœurs et frères rentrent avec leurs familles après l'atteinte de mobilité physique de quelques-uns : « une tante avec un énorme pied bot », une cousine « qui a perdu une main dans un accident de distillerie ». (31)

En 1946, après cent ans de lutte pour l'égalité, les Antillais revendiquent leur droit à la départementalisation présentée comme la seule issue qui pourrait contribuer à la naissance d'un système démocratique et à l'amélioration des conditions de vie des peuples. Les partisans de la politique d'assimilation culturelle, dont Aimé Césaire est le principal artisan, croient que le fait de devenir français favoriserait la liberté d'expression et compenserait la crise identitaire. Césaire défend l'idée que la départementalisation assure une protection des îles contre les convoitises anglaises et un développement économique. Dans son rapport qu'il [Aimé Césaire]

dépose sur le bureau de l'Assemblée Nationale Constituante le 26 février 1946, il affirme que « seul leur intégration dans la partie française peut résoudre les nombreux problèmes auxquels elles (les colonies) ont à faire face ». Cette intégration serait le résultat du rapprochement qui a été esquissé entre la métropole et les Antilles.

Le roman braque l'éclairage sur l'évolution de ces îles au moment où cette nouvelle politique assimilationniste s'est établie. Il s'ensuit une promotion d'une qualité de vie supérieure, les prestations sociales et familiales sont en conformité avec celles de la métropole, le développement de l'industrie et de la navigation maritime permet une bonne intégration des classes populaires avec l'importation des biens consommables par des containers venant des régions métropolitaines « En ce début des années cinquante, la population vivait au rythme des arrivages par bateau ». (118) De même, L'urbanisme transforme la nature verdoyante en endroits grisâtres par la mise en chantier des projets de constructions en béton qui couvrent la Guadeloupe à partir des années 60 « au fil de ces années, la ville s'est couverte de grues et le roi béton à commencer à s'installer ». (123) Cela attire les habitants de l'espace rural et entraîne un déplacement massif vers l'espace urbain. Ce mouvement actif est évoqué dans l'écriture romanesque antillaise, Patrick Chamoiseau le concrétise pleinement : « les gens tombaient par grappes de la campagne ». (Chamoiseau, *Texaco*, 402)

L'histoire dans laquelle nous plonge Bulle nous présente une approche de migration des gens épuisés d'une vie misérable. Les meilleures conditions de vie et opportunités de travail qu'offre la ville rendent légitime le déplacement des gens vers l'espace urbain surtout vers la Pointe-à-Pitre n'étant qu'« à vingt-cinq kilomètres de Morne-Galant » (51) qui connaît un afflux de population né de l'exode rural. Antoine raconte à sa nièce Eulalie, la narratrice, son départ brusque pour Pointe-à-Pitre :

« J'ai pris quelques affaires à tâtons et me suis coulée hors de la maison. Alors que les tourterelles commençaient à se compter dans les feuillages, j'avais déjà quitté le centre du bourg pour prendre la grand-route qui menait à Pointe-à-Pitre. J'ai marché une heure ou deux. Des voitures arrivaient de temps en temps dans mon dos (...) Finalement une camionnette s'est arrêtée un peu devant moi (...) Je me suis hissée sur le plateau découvert où je me suis assise sur un cageot vide (...) J'étais bien contente d'être tranquille à l'arrière pour regarder le soleil sortir des vapeurs de l'aube ». (49)

Son discours fait ressortir les moyens de transports qui témoignent de l'évolution de la société contemporaine et vont accélérer le rythme de l'exode vers les villes. Antoine nous livre au premier abord une description paradoxale de Pointe-à-Pitre montrant une nouvelle taille de la ville qui grandit en raison de nouveaux quartiers qui poussent à sa périphérie : « je me souviens de l'odeur de la ville, changeante suivant les quartiers, des senteurs douces ou aigres qui annonçaient une pyramide de déchets au fond d'une cour remplie de caisses empilées

servant de case à trois générations ». (54) Dans ce sens, l'analyse de Bourdieu dans « Le Paris de *L'Éducation sentimentale* », confirme que : « dans cet espace structuré et hiérarchisé, les trajectoires sociales ascendantes et descendantes se distinguent clairement ». (Bourdieu, 1992, annexe 3) Cette première impression met l'accent sur l'aspect crasseux des bidonvilles qui menace la situation sanitaire où se propagent les maladies de « dysenterie et de malaria ». Elle rapporte aussi le grouillement intolérable de la foule « mélangée : argile foncée, cacao velouté, bronze clair des Chinois et foncé des Syriens, café grillé des Indiens » et les comportements aberrants et contradictoires des habitants « des visages pâles respirant l'autorité mais parfois aussi la même misère. J'ai remarqué des hommes nonchalants et d'autres à la mise sévère, des ouvriers [...] des commis, des maîtres d'école ». (55) Surpeuplement, logements de piètre qualité, accès insuffisant à l'eau saine, manque d'hygiène sont les caractéristiques de ce lieu dont la laideur est adoucie par quelques « imposantes demeures en bois peint et fer forgé, volantes d'arcades autour d'une place où trônait une fontaine ». (55) Antoine fait une comparaison entre ce paysage et celui du bourg « trop calme, trop endormi », qui est évidemment contrastée : « à Pointe-à-Pitre, il y avait une misère plus âpre que celle de la maison, mais aussi une possibilité même modeste, de succès et de liberté ». (55) Elle comprend alors que sa vie ne sera pas en rose mais se résout à réussir son projet de commerce « d'avoir un jour une boutique qui surpasserait » (38) celle de sa mère. En effet, ce mode de vie moderne peu propice à la santé ne ralentit pas l'exode rural mais au contraire, l'évolution de l'activité commerciale dans la ville induit le déplacement de ceux qui aspirent à une vie autonome et indépendante.

Fuyant le passé esclavagiste et les situations limitantes empêchant toute évolution, l'espace urbain est perçu alors comme une échappatoire et offre aux gens ambitieux la possibilité de réaliser leurs rêves. C'est le cas de la deuxième tante de la narratrice dont le déplacement a eu lieu par hasard et de façon plus aisée, elle a « sauté sur l'occasion ». (109) Après avoir pris l'approbation de son père, Lucinde est partie pour Pointe-à-Pitre en compagnie de sa cousine, mariée avec un béké et vivant dans un quartier riche, pour l'aider aux tâches ménagères après le départ d'Antoine. Celle-ci est poursuivie par son frère Petit-Frère qui, reçu par Antoine, s'est inscrit à une école française et s'y engage à la rentrée scolaire dans cette ville en plein essor. (145) L'espace urbain se définit ainsi comme « un tissu vivant dont toutes les parties sont en interconnexion et interagissent dans un système de relations qui donne tout leur sens aux modes de vie urbains ». (Pinçon et Pinçon-Chariot, 1994, 52) Au niveau professionnel, les deux femmes, Antoine et Lucinde, parviennent à s'intégrer dans ce milieu grâce à leur éloquence

héritée de leur père, « cet art de parole, qu'on Antoine et moi (Lucinde), ce doit être à force d'avoir entendu Hilaire, le plus beau parleur de tous les beaux parleurs inutiles de Morne-Galant ». (137) Cela dure jusqu'aux années 1960, moments de grands tremblements. Quoique le fait indépendantiste prenne forme en Guadeloupe depuis les mouvements abolitionnistes, le concept d'indépendance ne se limite qu'à une indépendance administrative et politique ; ce n'est qu'à partir de mai 1967 que l'apparition de mouvements indépendantistes à caractère nationaliste a lieu et qui va conduire à un nouvel exode.

Ce flux migratoire, notamment rural, vers la ville laisse son impact sur la démographie et permet au lecteur de saisir la progression de la société guadeloupéenne francophone. Arrivés à destination, ils s'évertuent à trouver une place dans cet espace réfractaire à leur aménagement. Le développement urbain va creuser les inégalités sociales et économiques. Par conséquent, l'espace urbain va freiner l'évolution de l'être antillais et l'exposer de nouveau à l'errance et à l'aliénation. La quête de repères justifie la fuite de la ville pour se réfugier en métropole.

L'exil en métropole

Les romans antillais dépeignent la société antillaise en mettant en lumière cette nouvelle forme d'exil. A partir des années 60, les crises sucrières, le manque de travail et d'évolution dans les îles incitent les habitants à prendre leur envol vers la métropole car « on entendait dire que (là-bas), c'était la croissance et le plein emploi ». (207) Cette nouvelle migration vers des lieux inconnus et des modes de vie différents constitue l'exil antillais.

La départementalisation, malgré la progression remarquable au niveau politique et le développement optimal des conditions de vie des classes sociales défavorisées, n'était qu'une illusion. Certains y voient d'ailleurs une nouvelle forme de politique coloniale française tandis que d'autres la considèrent comme une forme d'assimilation contrôlée qui semble se justifier en ce qui concerne les propos d'Aimé Césaire : « l'assimilation n'étant pas autre chose qu'une forme de la domination et peut-être la plus absolue ». (Césaire, 1961) Fanon la décrit dans *Les Damnés de la terre* comme une « fausse décolonisation » (Fanon, 1962, 14) puisque le pouvoir est resté aux mains des mêmes dominants et ne s'est pas démocratisé, elle n'est alors qu'une autre forme de domination qui maintient le pouvoir de la France sur les territoires antillais et l'aide à imposer sa perception du monde aux peuples vivant toujours dans une totale dépendance. La romancière a salué le psychiatre Frantz Fanon, étant considéré comme l'une des figures de la lutte contre le colonialisme, dont l'œuvre participe à la prise de conscience du peuple et l'oriente sur le chemin du combat national. Elle évoque l'influence de cet écrivain sur

les antillais indépendantistes : Petit-Frère a été initié à travers Malice, le père de son ami Yvan, à la politique anticolonialiste de ce militant qui « nous parlait de la lutte des peuples. Il (Malice) avait sorti précautionneusement de sa sacoche le livre d'un Martiniquais, dont j'ignorais tout, qui s'appelait Frantz Fanon. Il le caressait comme un trésor et le lisait en cachette, parce que les livres de cet auteur étaient saisis par la police française ». (218- 219) Par ailleurs, l'impact de ce philosophe sur Petit-Frère apparaît dans son choix de spécialité comme infirmier psychiatre « la psychiatrie m'a passionné. Et puis ça me rappelait ce que papa Malice m'avait dit de Frantz Fanon ; un sacré médecin celui-là ». (260)

L'intégration économique transforme alors ces îles productrices en consommatrices passives des produits occidentaux importés. Le roman souligne le phénomène de la mondialisation qui atteint toute la Guadeloupe, « c'est que tout changerait dans la ville, je le voyais bien. Des objets nouveaux, encore rares, arrivaient par bateau : télévisions, radios, lampes électriques. Les trottoirs étaient éventrés pour faire passer des câbles et des tuyaux ». (187) Ce développement atteint aussi la campagne où « le temps déposait délicatement dans la case (d'Hilaire) des signes de l'évolution du monde : une grosse télévision, un ventilateur aux pâles dorées ». (177) On importe beaucoup plus qu'on exporte « nous n'avons que le rhum et les bananes à exporter ». (187) Les guadeloupéens cessent de cultiver leurs terres, aucun grain de riz ni de blé ne pousse dans ce sol humide « le commerce des containers gavait les habitants d'une identité nouvelle, construite sur les arrachements anciens et des lambeaux d'histoires hétéroclites ». (118)

Patrick Chamoiseau présente, lui aussi, la politique assimilationniste comme une forme de colonisation « silencieuse » produisant des êtres anéantis par l'aliénation culturelle en perte de repères identitaires. L'Antillais devient ainsi un être stérile rejetant ses propres valeurs culturelles héritées du monde des plantations et cherchant à promouvoir la culture occidentale, il constate que « la départementalisation nous projeta de l'univers rural post-esclavagiste aux systèmes inédits d'un pays développé ». (Chamoiseau, 2002, 172) Le roman se focalise sur l'impact de la départementalisation sur la vie quotidienne du peuple pris dans l'engrenage de cette politique d'assimilation, « ruinant les petits producteurs locaux, accélérant le mimétisme et la consommation métropolitaine, multipliant par deux le prix des denrées par rapport à la France continentale ». (169) Ce régime ne fait qu'empirer la situation économique déjà précaire où le coût de la vie est supérieur à celui de la France et resserrer le champ d'accession à l'emploi déjà bien difficile pour nombre d'Antillais vivant en Guadeloupe. Cette situation conduit à des conflits raciaux entre les Noirs et les Blancs, la mort va désormais envahir le spectacle guadeloupéen « il y avait parfois des morts du côté des grévistes ». (201) L'évènement

déclencheur a lieu à la Basse-Terre, qui « a toujours été le territoire des gens libres » (222), quand naît une altercation entre un commerçant de race blanche et un homme de race noire.¹ Quelques mois plus tard, cette tension réapparaît à Pointe-à-Pitre, dans la Grande-Terre, mais plus grave ; des ouvriers noirs se soulèvent contre les patrons blancs au sujet d'une augmentation de salaire, ces manifestations violentes des groupes indépendantistes qui revendiquent leur identité nationale sont suivies de répressions sanglantes. Ces événements bouleversants sont vécus dans le roman par Antoine qui a été témoin de cette impétuosité raciale « t'es Noire, t'es Blanche, toi ? » (234) Elle a enfin été atteinte en passant dans la rue « sang, gravats, lacrymogènes qui me tambourinaient la rétine ». (235) Les jeunes révoltés sont poursuivis et encastrés « dans des prisons inconnues dont ils n'étaient pas censés sortir avant d'avoir la tête grise ». (251) Le roman met sur scène le personnage de Yann, l'ami du Petit-Frère, qui représente « l'un des meneurs de la jeunesse indépendantiste de l'île » (249) touché grièvement lors des affrontements et vivant toujours en fuite et en cachette de crainte d'être capturé par la police. Selon les dires, il semble que l'un des membres du patronat aurait manifesté son indifférence et son mépris vis-à-vis de la colère des ouvriers : « quand le nègre aura faim, il reprendra le travail ». Dans *Là où les chiens aboient par la queue*, cette phrase reprise par la femme de ce patron, une cliente chez Lucinde est reformulée ainsi : « quand les Nègres auront faim, ils se remettront au travail » (200), l'Antillais défend alors sa liberté confisquée par des pouvoirs soutenus de l'ancien colonisateur dont la domination a seulement changé d'apparence. (Fondation Frantz Fanon et Association Sortir du Colonialisme, 2012, 35) Ces conflits violents engendrent l'exil cette fois vers la métropole de ceux qui vont en quête de paix. Déçue et voulant préserver sa vie, Antoine suit la trajectoire de sa sœur et son frère comme beaucoup d'autres antillais, « j'ai fait mes bagages et je me suis précipitée à l'aéroport du Raizet ». (252) Ce qui est frappant, c'est que tout ce qui se passe dans ses lieux n'est pas diffusé dans les pays occidentaux et resté dans les contours des Antilles. Petit-Frère qui est en Allemagne ne savait rien « des troubles en Guadeloupe » et de ce qui s'est passé avec son ami Yvan. (242)

Quand on parle de cet épisode, on ne peut pas se passer de l'« ère » du Bumidom qu'ont connu en commun ces îles, ce qu'Aimé Césaire qualifiait, dans son discours lu à l'Assemblée nationale le 13 novembre 1975, de « génocide par substitution ». Sous couvert de promesse

¹ L'homme blanc interdit à l'homme noir de traverser le trottoir sur lequel se situe son magasin de chaussures, de petits jeunes se rassemblent et saccagent le magasin ». (Commission d'information et de recherche sur les événements de décembre 1959 en Martinique, de juin 1962 en Guadeloupe et en Guyane et de mai 1967 en Guadeloupe, 2016)

d'une vie meilleure, cet organisme public français a facilité le déplacement des milliers de migrants, hommes et femmes, pour alimenter l'économie de la France et pallier le manque de bras dans les industries. Un passage dans le roman illustre ce mouvement : « ce programme de l'Etat encourageant les jeunes d'outre-mer à venir travailler en France, là où il y avait besoin de main-d'œuvre ». (207) Dans son ouvrage critique de sociologie, Anselin élucide le problème social provoqué par le départ de masse des exilés, il met en exergue le paradoxe entre deux périodes historiques et l'évolution des mentalités : « Il y a trente ans, dans la Caraïbe, 600 000 Antillais rêvaient de la France. Aujourd'hui, en France, 400 000 Antillais rêvent des Antilles. En vingt ans, de 1962 à 1982, la population antillaise en France a quintuplé ». (Anselin, 1990, 100) Ce roman est marqueur de cette génération d'exilés, qui, persuadés que cette migration est synonyme d'espérance d'un avenir favorable vendent leur lopin de terre pour partir en métropole. (207) Il met en scène un personnage féminin, Martha, pris au piège dans un asile en France dont elle ne rêve pas. Celle-ci a confié son bébé à sa grand-mère dans l'espoir d'obtenir un bon travail mais elle ne devient qu'une « bonniche dans les XVII^e arrondissement ». (208) Dans le roman, on assiste aussi au parcours de Tatar qui oblige sa femme Lucinde, dont le commerce est à son plein à Pointe-à-Pitre, d'abandonner tout pour se diriger vers la métropole dans l'intention de trouver un meilleur travail « deux fois mieux payé ». (204) Mais, en fait, pour un ouvrier peu qualifié et à qui on préfère les Français, c'était « une humiliation douce et silencieuse »¹, il se livre alors à un enfermement psychologique, se montre « soupçonneux, renfrogné», se dégrade et, pris d'un fort sentiment de nostalgie, « ne parlait qu'avec d'autres Antillais, en créole bien sûr ». (240) Mais, du point de vue syndicaliste, ce mouvement est vu comme un moyen d'atténuer l'impact des mouvements indépendantistes antillais, qui, dans les années 60, s'affermissent² : « les syndicalistes clamaient que le Bumidom ne servait qu'à faire partir les jeunes pour éviter les révoltes dans l'île ». (208)

Même après l'abolition de l'esclavage, l'exploitation du travail et l'impérialisme continuent à faire des Blancs des exploités et des Noirs des esclaves. En effet, les différentes facettes de la mondialisation mises en œuvre par la France ont pour objectif d'assurer une paix perpétuelle afin d'éviter toute sorte de résistance. Se sentant frustrés, quelques jeunes indépendantistes s'adonnent à des contestations pour s'émanciper du colonisateur qui ne tient pas compte des intérêts du peuple antillais. Il en résulte un renforcement du pouvoir français qui engendre des

¹ Documentaire réalisé par Jackie Bastide et diffusé sur France 5

² <https://africultures.com/peyi-an-nou-bumidom-bd>

conflits autant économiques que raciales connaissant leur apogée avec le soulèvement de 1967 et, par la suite, l'accélération des flux migratoires.

Après avoir analysé le contexte historique qui déclenche des mouvements migratoires perpétuels, nous étudierons ensuite comment la migration est vécue par les différentes protagonistes prototypes du peuple antillais où la réalité et la fiction s'entremêlent pour offrir une vue panoramique sur la société antillaise.

2. Une histoire fictionnalisée

Jacqueline Villani définit le roman comme étant une « œuvre en prose d'une certaine longueur où l'on distingue une « histoire » fictive entre des personnages, eux-mêmes plus ou moins inventés » (Villani, 2004, 4), c'est-à-dire, c'est un récit long écrit en prose mettant en scène des personnages fictifs et réels qui s'impliquent dans des aventures imaginaires et réelles. De même, pour Bernard Valette qui admet « la présence d'un récit d'événements réels ou fictifs ». (Valette, 1992, 15) Ainsi, le roman, défini comme un récit de fiction, a pourtant l'ambition de représenter la réalité. C'est un genre ambigu où fusionnent l'imagination et le réel.

L'œuvre en question obéit à ces exigences. Estelle-Sarah Bulle tricote un roman comportant trois ou quatre récits qui s'enchevêtrent pour former une tapisserie des Antilles montrant les différentes facettes de la société antillaise vouée au même destin d'exil. Elle a recours à un roman choral aux accents autobiographiques mettant en scène un nombre de personnages, d'importance relativement égale, qui s'entrecroisent pour raconter leurs histoires personnelles. Ces récits enchâssés confèrent à la narration une vivacité, une force et une dimension collective. Dans ce sens, Anissa Talahite-Moodley précise : « histoire personnelle et histoire collective s'entremêlent pour faire perdre à la notion de pays sa valeur référentielle et mettre en relief toute sa valeur symbolique intériorisée et, le plus souvent, imaginaire ». (Talahite-Moodley, 2007, v)

3. Une multiplicité de voix de l'exil

La notion de polyphonie détermine une nouvelle valeur de la voix narrative qui prend à son compte l'énonciation d'un texte. L'instance narrative dans le roman est ainsi fragmentée en plusieurs voix orchestrée par la narratrice principale, la nièce. Cette multiplication et alternance des voix narratives répondent à un désir de la romancière de recueillir le maximum d'informations sur son histoire et d'écouter les différents points de vue sur l'expérience de l'exil. Cela va lui permettre d'accéder à une meilleure compréhension de la vie sociale de ses

ancêtres et de reconnaître les difficultés auxquelles les « immigrés de l'intérieur » (86) ont fait face pour survivre dans ce monde en pleine mutation.

L'expérience douce-amère de l'exil

Absorbée par sa propre enfance et ses débuts dans la vie, Estelle-Sarah veut relier le passé et le présent, la Guadeloupe à Paris, comme une racine souterraine pleine de vie, renouer les fils afin de comprendre le tour de sa propre existence. Elle s'évertue à se réapproprier ses traces dans les propos de ses deux tantes Antoine et Lucinde et de son père Petit-Frère qui prennent la parole à tour de rôle pour évoquer les souvenirs, entre autres ceux de l'exil. Le roman est composé de chapitres dont chacun est consacré à une voix que nous entendons progressivement. En adoptant la technique de polyphonie narrative, l'écrivaine tenait à ce qu'il y ait plusieurs voix pour raconter cette expérience, « cela me permettrait de montrer que l'exil pouvait être ressenti de manière très différente d'un individu à l'autre » explique-t-elle à *Libération*. Elle voulait montrer que les Antillais qu'on voit comme une entité sont des personnes qui peuvent vivre d'une façon différente, contradictoire : certains vont avoir un exil heureux qui, pour d'autres, va être une expérience malheureuse, ambiguë.

La critique littéraire contemporaine accorde une grande importance à la voix du personnage dans la construction du sens, de la valeur et de l'univers romanesque : « Loin de faire du personnage un « il » enfermé dans un réseau de déterminations (la nature humaine, le type social, le caractère psychologique), il en fait un « tu », une liberté. Au lieu de le déterminer, il l'interroge, le provoque, l'écoute, etc. ». (Bakhtine, 1978, 14) Pour une analyse plus claire du concept de polyphonie, il nous semble important de solliciter le modèle élaboré par Bakhtine dans *Esthétique et théorie du roman* qui prend racine dans la notion de « dialogisme » construit sur une double détermination dialogique : d'une part, les énoncés entrent en écho avec un ensemble d'un « déjà-dit » à base des mêmes mots ou expressions du même objet ; ils produisent un effet et apportent des modifications à d'autres paroles ou d'autres points de vue qu'ils incorporent. D'autre part, les énoncés non seulement reconstituent quelques données ou concepts mais aussi proposent d'autres interprétations possibles, fournissent des réponses éventuelles au destinataire concerné, réel ou virtuel. Ce « dialogisme » laisse apparaître « la position socio idéologique différenciée de l'auteur au sein du plurilinguisme de son époque » (ibid, 121), selon l'idée qu'un énoncé ne prend sens que « sur le fond d'autres énoncés concrets sur le même thème, d'autres opinions, points de vue et appréciations en langages divers ». (ibid, 104) En d'autres termes, mettant fin au mythe de l'unicité du sujet parlant, l'auteur d'une œuvre donne la parole à une pluralité de voix, celle du narrateur et des personnages, de consciences

autonomes et de mondes idéologiques que ces voix transmettent. La parole humaine est ainsi analysée dans sa dimension interactionnelle et sociale. C'est en rassemblant les différents paroles et points de vue, plus ou moins hétérogènes, que l'interprète peut reconstruire le sens. L'hétérogénéité des interprétations se confirme surtout par la façon d'appréhender le mécanisme énonciatif.

Dans son œuvre, la romancière nous fait entrer dans la famille Ezechiel-Lebecq, d'abord par la voix de la narratrice, Eulalie, qui porte le même nom que sa grand-mère, et qui a trente ans. Elle est la fille de celui surnommé toute sa vie « Petit-Frère » par ses deux sœurs qui l'ont élevé après la mort de leur mère. Puis les voix des narrateurs alternent, se passent le relais pour raconter l'histoire selon leur point de vue ; elles se répondent, se contredisent et se complètent. Dans ce roman polyphonique, c'est la voix d'Antoine, la sœur aînée, qui est mise en avant, c'est elle qui lie les personnages et les événements, qui observe l'histoire et l'Histoire, qui s'interroge également, qui s'étonne de tout avec une spontanéité peu ordinaire, qui garde en elle les traditions antillaises et familiales envers et contre tout. Elle est la première à quitter le bourg à l'insu de son père et la dernière à s'expatrier. Aux problèmes politiques, économiques et sociaux, s'ajoutent ceux familiaux qui la poussent à s'enfuir clandestinement, à l'âge de seize ans, en direction de la ville Pointe-à-Pitre ; elle était très déçue à tel point qu'elle s'est « décidée à ne pas revenir ». Son premier exil est dû au comportement de son père Hilaire « qui jouait de grands seigneurs » (33) au détriment de sa femme qui mourra de chagrin. Etant un dilapidateur, il distribue les hectares de terre à ses sœurs et frères, paie les noces de leurs enfants et leurs frais de scolarité sans se soucier des besoins vitaux de ses enfants ; des sommes d'argent économisées par sa femme sont mises en jeu dans « les combats des coqs, qui sont une spécialité de Morne-Galant » (32) à cause des paris faits sur le vainqueur. La situation va de mal en pire quand il blâme sa fille Antoine à cause de son attitude violente envers sa tante et son neveu venant s'emparer de tout ce qui reste de leur mère morte et l'ordonne de s'excuser auprès d'elle. Dans cette société, les enfants n'ont le droit ni de s'exprimer ni de se défendre, ils doivent être dociles et supporter les méchancetés des adultes. C'est à Pointe-à-Pitre qu'Antoine tente sa chance de réaliser son rêve et parvient enfin à ouvrir sa propre affaire dans la rue Schœlcher, proche de la darse qui suscitait une grande effervescence commerciale. (115) Dans ce milieu urbain, elle s'est épanouie grâce à ses « aptitudes commerciales » (116) qui la démarquent des autres, elle a découvert la liberté autant que la gloire. Elle fait preuve de courage à tel point qu'elle n'hésite pas à faire ses voyages en bateau aux Caracas, où elle connaît son seul amour, pour acheter des biens qui ne se trouvent pas ailleurs. Bref, elle a eu « de l'or dans les mains ».

(10) Cette jeune femme cherche plus à assouvir sa passion qu'à tirer des profits, c'est pourquoi, elle ne s'est pas enrichie « elle fermait sa boutique comme ça lui prenait, dès qu'elle trouvait le temps trop long ou les jours trop gris ». (274)

Après la répression sanglante de mai 67, la métropole devient pour elle, à l'instar des Antillais, « la planche du salut : là-bas, la vie serait plus facile, là-bas, l'égalité serait réelle. Là-bas, on pouvait devenir fonctionnaire et être assuré d'avoir un toit en dur au-dessus de la tête ». (251) Mais, en réalité, ce n'était pas le pays rêve qui pouvait couronner son immense carrière. Exposée à l'inéluctable exil, Antoine subit une déconvenue, elle perd son argent dont une partie est investie dans le logement à Paris et une autre volée par son gendre Tatar pour s'acheter une voiture (239), elle essaie de se remettre sur ses pieds en recommençant son commerce dans une petite boutique mais la situation reste boiteuse. Elle a, comme tous les Antillais, « à organiser des mois à l'avance (son) départ pour Pointe-à-Pitre afin de payer le billet le moins cher possible. À (se) raidir chaque fois qu'un Blanc plaisante sur (son)accent et (ses)cheveux » (11), elle n'arrive pas à s'intégrer dans la société française, « voilà une éternité que je vis à Paris, et c'est comme si je n'avais toujours pas trouvé de chez moi », (10) parce qu'elle n'est pas prise pour une française mais pour une étrangère. (11) Nonobstant, elle n'éprouve aucune envie de rentrer définitivement à Morne-Galant « bien-sûr que non, je n'ai pas voulu retourner vivre en Guadeloupe. Et pour quoi faire ? » (279) Bien qu'elle soit atteinte de cancer, elle ne perd pas l'espoir et continue à rêver « dès que j'irai mieux, j'ouvrirai une petite boutique ». (278)

Quant à Lucinde, plus sage et raisonnable, elle fait de ses doigts de fée un métier de couturière. Elle reste un temps avec Antoine puis en indépendante. Dès son enfance, cette petite femme était influencée par le statut de sa mère, elle s'imaginait être comme « une sorte d'aristocrate », n'avait « rien à voir avec ce trou perdu ». (43) La machine à coudre constitue, pour elle, la première marche vers la prospérité et une source de bonheur « ma machine, c'était ma bible, mon ouvrage quotidien, ma boule magique où je voyais miroiter mes projets, mon refuge ». (135) Cette machine va lui permettre d'exercer son talent de couturière, devenir célèbre et côtoyer les femmes békés. (52) Elle réussit à mener une vie de grande bourgeoise : elle loue une petite maison « avec eau courante et sanitaires » et « une douche dans un petit coin carrelé » (133), a à ses ordres des jeunes filles qui s'occupent du ménage et des enfants et s'inscrit à la Sécurité sociale « la petite va-nu-pieds d'Hilaire se retrouverait dans ce genre de sauterie ». (200) Elle s'enorgueillit d'avoir des blanches parmi sa clientèle et gagne plus que son mari Tatar, ce qui va semer le trouble dans le foyer conjugal. À Paris, elle perd de sa valeur quand elle reprend son métier de couturière comme apprenti dans un atelier de couture « j'étais

très contente d'avoir trouvé cette place. C'était comme ça à l'époque, tu pouvais facilement entrer dans le métier, mais il fallait oublier tout ce que tu avais fait avant. On te reprenait à zéro quoi. » (238) Ensuite, elle devient fonctionnaire et bénéficie d'un salaire régulier, « le Palais, c'était une sacrée amélioration et de la stabilité pour les enfants ». (239) Elle trouve ici sa liberté et son plaisir loin de son mari « je commençais à m'amuser, c'était comme si j'avais laissé tout un paquet de contraintes dans l'avion ». (240) C'est là où elle prend la décision de rompre avec lui. Mais, sa vie de relative aisance ne lui procure pas le vrai bonheur car son rêve de devenir une couturière de grande renommée n'est pas réalisé « je continue à coudre un peu, mais je n'ai rien fait de ce que je voulais ». (276) Après son divorce, elle n'a pas pu remonter la pente et retrouver l'amour. Malgré tout, elle ne pense pas revenir en Guadeloupe. La vie des deux sœurs était donc une suite de luttes pour améliorer leur situation. Les deux femmes connaissent à Pointe-à-Pitre une réussite éclatante dans le monde de commerce qui ne perdure pas en France. Lucinde s'exprime solennellement : « nous étions faites pour la gloire, Antoine et moi, Qu'est-ce qui s'est passé ? » (272)

Par rapport au Petit Frère, il était très petit quand sa mère est morte, il ne la connaît pas, il ne conservait rien d'elle, même la seule photo que sa tante prétend avoir d'elle (130) et où s'engouffre tout son malheur semble n'avoir jamais existé. (245) À cet égard, grandir sans mère est délicat car sa présence s'avère indispensable à la construction de la personnalité de l'enfant. La relation qu'elle entretient avec lui est unique. Elle peut l'écouter, le conseiller, l'encourager et le consoler. Elle peut également l'aider à s'épanouir et à devenir autonome. L'adolescence est la période la plus sensible car l'enfant doit construire sa vie d'adulte, il a besoin de sa mère à ses côtés pour l'accompagner ; son absence va le plonger dans la solitude et l'angoisse. À ce sujet, à mesure que Petit-Frère s'approche de l'adolescence, sa mère lui manque « profondément, violemment », (145) il devient taciturne, est près de suffoquer. Pour y remédier, il pense que « le départ pour Pointe-à-Pitre serait le seul moyen de desserrer l'étreinte qui (l)'étouffait intérieurement ». (145) À cette époque, tous les nouveaux objets y arrivent par bateaux, entre autres, les instruments de musique que ce jeune adolescent souhaite manipuler pour compenser ce manque d'affection maternelle. Sa « passion pour la musique » est considérée ainsi comme un refuge pouvant l'aider à soulager le stress et à se débarrasser de l'anxiété.

Par ailleurs, avide d'indépendance économique, il arrête l'école après le collège et s'engage comme apprenti électricien puis travaille dans l'installation de l'électricité dans les maisons. Assoiffé « de connaissances, de livres, de rencontres », (187) « les contours de l'île étaient les

murs de (sa) prison ». (220) De surcroît, l'exploitation des Blancs qu'il commence à découvrir dans le domaine du travail a mis le comble à son projet d'exil : celui-ci a passé une nuit blanche à démonter le matériel à la veille de la seconde venue de Gaulle sans recevoir toute la somme due. Il décide alors de signer son « engagement dans l'armée » française, puis devance l'appel. (220) Ce départ lui permet de trouver son chemin : « j'ai appris qu'à vingt ans, l'armée m'avait sauvé ». (220) Sa destination était cette fois l'Allemagne, là où il a passé l'un des plus beaux moments de sa vie « ce furent de belles années. La liberté et l'insouciance ». (242) Après l'Allemagne, il était sur le point de rejoindre son ami Yvan et lutter aux côtés des jeunes indépendantistes, mais il prend une autre route plus tranquille et plus paisible (262) en se réfugiant en métropole : « tu ne sauras jamais combien j'ai bu au goulot la liberté en arrivant en métropole. Comme un assoiffé. » (45) avoue-t-il à sa fille. En outre, son mariage avec une femme franc-belge lui offre des garanties de stabilité. Au niveau professionnel, tout d'abord, il « a dégoté un boulot de réparateur radio » (243), puis il a changé de spécialité et a entamé une nouvelle « formation d'infirmier en psychiatrie » (260) pour pouvoir assurer un travail et un salaire permanents. Certes, il a été apprécié et promu dans sa nouvelle fonction, (276) mais, il est en proie à la solitude parce qu'il ne côtoie pas beaucoup les Antillais (275) ; il saisit qu'il a « quitté un nulle part pour un autre nulle part ». (275) Pourtant, le sentiment d'attachement à son pays natal demeure intact et, pour garder des liens avec ses origines, il construit une petite maison : « c'est donc qu'il doit bien m'en rester quelque chose au fond du cœur » confesse-t-il. (276) N'ayant rien à se reprocher, Petit-Frère se félicite de ce qu'il a pu accomplir et jouit d'un certain sentiment de satisfaction « nous avons fait ce que nous avons pu pour nos enfants ». (275)

Après avoir retracé les différents parcours migratoires par le biais des récits des personnages, le recours à la notion de polyphonie narrative permet également de déterminer dans un rapport comparatif l'impact de l'exil sur les comportements des gens. Ce processus s'appuie sur la multiplicité des échanges mutuels et leurs différentes positions.

Des points de vue convergents et divergents

D'ailleurs, cette composition narrative permet de déceler les similitudes et les différences entre les modes de vie et les caractères des personnages. Beniamino dit que la polyphonie « est probablement le lieu où peuvent le mieux s'articuler, dans la problématique de la littérature en français, l'analyse des phénomènes de divergence et de convergence ». (1999, 233) Dans le roman, les fluctuations d'opinions des protagonistes laissent apparaître d'une part, les relations

avec la fratrie et d'autre part, celles qu'elle entretient avec les autres Antillais en mettant l'accent sur le racisme répandu plus dans la France d'outre-mer qu'en métropole.

- L'univers social de la fratrie

Antoine annonce dès l'incipit qu'il va y avoir des prises de position et manières de penser et d'agir variées, chacun va raconter à cœur ouvert ce dont il est convaincu, il « te dira sans doute autre chose que ce que je vais te raconter, parce qu'un frère et une sœur peuvent être comme des étrangers l'un pour l'autre, et s'aimer quand même ». (12) La narratrice peut ainsi mesurer le taux d'authenticité des propos des protagonistes en confrontant leurs différents points de vue. Par exemple, la question de l'origine de sa grand-mère engendre une divergence d'opinions. Lucinde précise : « j'étais une sorte d'aristocrate, ma mère était une béké » (43), Petit-Frère la contredit : « ma mère n'était pas une béké. Il faut toujours que Lucinde en rajoute ». Antoine précise qu'elle était « une Blanc-Matignon ». (33)

La succession de ces éclairages confère en grande partie du charme au roman qui est aussi une très belle histoire de deux sœurs rivales et fusionnelles, les paroles de Petit-Frère le prouvent : « Antoine et Lucinde ont beau se battre puis s'embrasser, puis se battre encore depuis sept décennies ». (75) L'aînée étant un peu trop insupportable, quand la cadette est soumise. Cette rivalité se traduit également dans leurs propos. La guerre commence entre elles dès leur naissance, la mère préfère Lucinde car elle est plus claire de peau que sa sœur alors qu'Antoine se sent rejetée :

« Ce n'était pas possible toute cette différence entre elle et nous ; maman si petite et menue, moi si grande ; grands pieds, grand cou, avec ma peau cacao foncé et mes cheveux tout grainés. Lucinde a pris sa petite taille ». Celle-ci le confirme : « de tous ses enfants, j'étais sa préférée. Elle m'appelait Minette ». (43)

Lucinde critique sa sœur qui « ne savait pas s'occuper d'elle-même » (43), cela apparaît dans sa façon de manger qui lui inspire le dégoût : « debout au milieu de son fatras, elle mangeait des acras de morue gras et odorants, puis s'essuyait les doigts je ne sais où ». Le père renchérit : « elle pourrait te transmettre des maladies, elle est malpropre » (45), sa tenue vestimentaire en témoigne : « Antoine, en chemise de satin jauni ». (195) A son tour, Antoine qualifie sa sœur de prétentieuse : « il ne faut pas croire tout ce que ma sœur te raconte à propos de ses belles clientes ». (203)

Condamnées à l'exil, celles-ci doivent être bienveillantes et fortes pour lutter contre les convoitises des hommes afin de préserver leur dignité. Lucinde se montre plus fragile, plus docile et plus féminine qu'Antoine, elle devient victime du harcèlement de son fiancé et contrainte par la suite de l'épouser. Par contre, la sœur aînée fait preuve de vigilance, sait se

défendre et se protéger en recourant parfois à des actes menaçants et féroces : elle joue du couteau sur la chemise en lin du mari de la cousine Lebecq par qui elle se fait embaucher, ce béké voulait dès lors se débarrasser d'elle. Elle attaque aussi Dédé à coups de ciseaux, « les deux méchantes cicatrices dans son dos » (113) témoignent de sa rigueur, elle a vécu avec ce dernier quelques années sans qu'il puisse la toucher. C'est elle qui prend toujours en main sa vie et décide de son sort. Quant au Petit-Frère devenu jeune homme, il voulait se libérer de l'autorité de ses sœurs qui ont des intérêts différents des siens, « contre leurs conseils dont j'ai senti, dès l'enfance, l'incurie et la part de fantasme ». (218)

Il est vrai que ces sœurs et frère sont différents dans leur façon de confronter la vie, mais leur joie de vivre est bien présente et ils se soutiennent dans les moments difficiles. Les deux sœurs ont élevé et soutenu financièrement leur petit frère ; Antoine aide Lucinde à démarrer dans son commerce et prend soin de son petit frère à Pointe-à-Pitre, Lucinde et Petit-Frère l'accueillent en métropole et s'occupent d'elle quand elle tombe malade. Peu avant, Lucinde héberge son frère arrivé en métropole et coud la robe de mariée à sa future femme. Mais, ce sentiment d'entraide entre eux n'existe pas aux Antilles.

- Les relations sociales entre les Antillais

Les trois personnages partagent la même idée vis-à-vis de l'attitude individualiste des Antillais. Antoine met en évidence au début et à la fin de son histoire l'espèce de trahison que constituerait le manque de solidarité entre Antillais.

« Chez les Antillais, il n'y a pas de solidarité. Mais si tu mets dix personnes dans une salle d'attente, tu crois qu'ils vont finir par former une grande et belle famille ? La Guadeloupe, c'est comme une salle d'attente où on a fourré des Nègres qui n'avaient rien à faire ensemble. Ces Nègres ne savent pas trop où se mettre, ils attendent l'arrivée du Blanc ou ils cherchent la sortie. » (12) [...] « Mais de communauté soudée, tu ne trouveras pas. » (277)

Antoine affirme que l'absence de solidarité entre eux les empêche de lutter contre la domination des Blancs « qui rasaient les murs mais ne lâchaient rien de leur pouvoir. Les Noirs baissaient la tête, incapables de former un front uni. » (251). Ils continuent ainsi à vivre dans la soumission et dans la honte d'appartenir à ces îles : « Noirs, Blancs, Indiens, Chinois, Syriens, nous nous savions tous liés, entremêlés, mais nous avons honte de cette créolité qui était pourtant la seule réalité, la seule histoire de l'île ». (251)

Les relations sociales sont aussi affectées par la méchanceté et la jalousie entre les habitants des îles : « chaque minuscule réussite devenait matière à une épaisse jalousie. C'était dans le temps de maman et de son lolo (...) (un Nègre) admettra la réussite des Blancs, mais n'avalera jamais celle de ses frères d'infortune ». (189) Ils sont jaloux, s'immiscent dans les affaires

d'autrui et ne cessent de penser du mal d'eux, Lucinde avoue : « j'étais heureuse d'être en métropole, loin des jalousies et des yeux méchants, la Pointe, c'est un beau ramassis d'ignorants et d'envieux où un Nègre ne peut pas passer avec un sac sur le dos sans qu'on le soupçonne d'y cacher une fortune ». (239) Elle est partie pour la France pour assurer un avenir plus épanoui à ses filles, loin du regard des Antillais « on regardait (...) j'allais enfin vivre à ma mesure ». (239) Dans la même veine, Petit-Frère abonde : « les Antillais critiquent les Antillais » (46), celui-ci est remarqué par les Français et non par les Antillais infirmiers qui le qualifient de « négropolitain ». Il est toujours exposé à leurs regards accusateurs sous prétexte de ne pas prendre parti en leur faveur auprès du ministère. Ceux-ci ne témoignent aucune reconnaissance vis-à-vis des prestations qu'il leur a offertes « la ville compte beaucoup d'Antillais. J'en ai moi-même fait venir quelques-uns ». (275) Raison pour laquelle il ne voulait pas que sa fille ait des relations avec les Antillais de peur qu'elle ne tombe amoureuse de l'un d'eux et qu'elle ne soit affligée de leur comportement rustre, ingrat et infidèle ; il a en effet « la Guadeloupe en colère ». (46) En ce sens, Antoine les compare à des coqs de combat attachés au moyen des chaînes qui se précipitent l'un contre l'autre quand les joueurs au-dessus d'eux, les Blancs, font semblant de leur lâcher du lest. (190)

- Le racisme persistant

De surcroît, les personnages mettent en lumière la question du racisme ressenti tant en France qu'aux Antilles. Ils évoquent le regard des métropolitains sur les antillais : « je dirais qu'en métropole, nous sommes devenus noirs vers 1980, à partir du moment où avoir du boulot n'est plus allé de soi ». (244) En 1980, après le choc pétrolier, le plein-emploi n'est plus qu'une chimère. Dans un entretien sur *Le Devoir*, l'écrivaine confirme : « les Antillais, bien que Français depuis plus de 400 ans, sont alors considérés comme des étrangers, au même titre que les immigrés africains ». À l'avenant, dans son roman, elle raconte une scène de racisme ordinaire à Créteil. Quoiqu'Antoine lui dise : « tu as toujours vécu en métropole, tu ne sais pas vraiment ce qu'est le racisme », sa condition d'antillaise n'en reste pas moins modifiée. Une fois, quand le chien des propriétaires l'a mordue en passage dans la rue, au commissariat, des premières phrases qu'elle entend toute petite sont : « ça va, c'est qu'une Nègresse ». (89)

Cependant, la discrimination raciale existe moins en métropole qu'aux Antilles « le racisme existait mais pas suffisamment pour gâcher la fête ». (244) En métropole, on peut avancer sur l'échelle professionnelle et exercer des métiers réservés aux Blancs, mais aux Antilles, l'accès à ce genre d'emploi est très difficile. Lucinde acquiesce :

« Mettons que tu commences en métropole au plus bas de l'échelle et que peu à peu, à force d'avancement. Tu deviens chef de bureau ou quelque chose comme ça. En Guadeloupe, ce genre de place était réservé aux Blancs. Tous les cadres de la fonction publique étaient métropolitains. Pour un Antillais, c'était quasiment impossible ». (241)

De même, pour Petit-Frère, qui, engagé dans l'armée française, fréquente les Français et en fait des amis. La question raciale n'est pas prise en considération, Blancs et Noirs se sont liés par un sentiment d'entraide, d'« une solidarité que je ne pouvais pas imaginer dans la société de castes où je venais » (242) déclare Petit-Frère. Pour lui, la Guadeloupe est faite de « quelques éblouissements puis rien que des blessures ». (45)

On peut déduire que l'abolition de l'esclavage et la départementalisation n'ont fait que renforcer la ségrégation raciale qui persiste encore aux Antilles. Elle est le résultat du refus des Blancs installés aux îles d'accorder à la partie libre de la société coloniale cet avantage de se distinguer des esclaves. L'idéologie de couleur se présente comme l'un des fondements essentiels de la doctrine coloniale, ce peuple issu de l'asservissement a eu à subir perpétuellement la relation dominant-dominé. Cette situation consolide les inégalités sociales déjà ancrées dans le paysage social antillais : « au départ, (les Blancs) n'y ont embauché que des Blancs. Et puis quelques Noires pas trop empotées ont pu y travailler comme caissières ». (200) Ce sont en fait les femmes noires qui sont le plus exploitées et humiliées.

À travers ce roman polyphonique, la narratrice accorde de la chance à ses tantes et son père de mettre des mots sur l'expérience de l'exil qu'ils ont vécue différemment, les souffrances endurées, les difficultés affrontées et les épreuves surmontées. Mais, dans cette terre fertile où les faits s'accordent et s'opposent, le fond de vérité y est. De la misère du Morne-Galant à la banlieue parisienne, les deux générations d'antillais sont prises entre deux mondes sur fond de racisme latent. Cependant, la voix de la narratrice se confond souvent à celle de l'auteur qui fait de l'histoire familiale une ample fresque littéraire.

4. Une autobiographie romancée

L'autobiographie est un genre cher à la littérature francophone, c'est une écriture littéraire féconde qui s'élabore le plus dans l'usage des concepts de « terre d'origine » et de « terre d'exil » qui y passent le plus souvent d'une dimension référentielle au statut fictionnel servant de cadre pour le récit d'une histoire d'ordre scriptural. Ce roman est alors nourri en partie de l'histoire de la famille de l'auteure « venant d'un entre-deux du monde ». (10)

Ce texte prend la forme d'un roman autobiographique défini par Philippe Lejeune comme « tous les textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir

des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y a identité de l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui, a choisi de nier cette identité, ou du moins ne pas l'affirmer. » (Lejeune, 1975, 146) Estelle-Sarah confie sur *Franceinfo* : « au départ, je voulais surtout parler de moi mais ça m'a obligée à parler de mes parents, de mes grands-parents ». Celle-ci déclare, à travers la narratrice, dès le début du roman, son « désir d'en faire naître un récit » à partir des mots, expressions et bribes de dialogues qu'elle a déjà recueillis en faisant parler ses tantes et son père. (21) Etant le produit de l'histoire des Antillais, peu racontée de façon romanesque, elle recommence par son histoire intime et remonte le temps pour couvrir six décennies de l'histoire contemporaine des Antilles qui, pour la majorité, « c'était un tout qu'il était trop compliqué de différencier en zones géographiques précises et qui incluait l'ensemble des possessions françaises, jusqu'au Pacifique, jusqu'à l'océan Indien, et d'ailleurs la Guyane était aussi une île, la Guadeloupe et la Martinique se confondaient ». (19) Pour ce faire, elle mêle touches autobiographiques et éléments fictionnels dans le but de composer une histoire collective bien cohérente qui tend vers l'universalité plus que de raconter des réalités objectives et insurmontables. Elle s'est inspirée de la ville dans laquelle elle a côtoyé d'autres enfants avec d'autres origines et qui « était le grand maelström de la classe moyenne, où la diversité des vies était happée par le courant uniformisateur du " vivre ensemble " ». (19)

Dans cette optique, Gaspirini précise que l'auteur dont le nom est différent de celui du personnage narrateur fait appel aux événements réels pour construire sa fiction. Il existe en effet « toute une série d'opérateurs d'identification du héros avec l'auteur : leur âge, leur milieu socioculturel, leur profession, leurs aspirations, etc. ». (Gaspirini, 2004, 25) Conformément aux définitions, on trouve beaucoup de ressemblances entre l'auteure et la narratrice « la nièce ». Toutes les deux sont d'origine guadeloupéenne mais elles sont nées et ont « vécu à Créteil » (p.18), ville du Val-de-Marne. Les deux territoires français entre lesquelles se sont-elles faites sont plus ou moins en marge de la société : l'île natale est un endroit assez loin de la métropole « sept mille kilomètres et un océan » (12), extrêmement reclus au sein de la Guadeloupe, géographiquement et culturellement, un trou tellement perdu « ramassé sur lui-même » (10) que « les Guadeloupéens disent de (ce lieu) « c'est là où les chiens aboient par la queue » (10) ; le second est situé au sud de l'Île-de-France « à l'orée de Paris ». (19) Bien qu'elles aient élevé en France, elles se rendaient en vacances avec leurs parents en Guadeloupe « environ tous les deux ans » (20), et seules à l'âge de quinze ans ; ce qui leur permet d'observer de près leur île natale dont les pères ont beaucoup parlé et d'écouter les anecdotes de leurs grands-pères. Les deux ont vécu dans un milieu familial analogue, elles ont deux tantes et un père, elles ont

également le même âge, la même situation familiale et la même fonction d'écrivaine : à trente ans, peu de temps après la naissance de sa fille et la mort du grand-père, chacune a interrogé ses tantes et père sur leur passé et la conjoncture qui les a poussés à s'exiler et a pris des notes ; à quarante ans, celle-ci a « repensé à ces conversations et à (ses) notes » quand elle s'est réfugiée en Guadeloupe, et après son retour, elle décide d'écrire l'histoire de sa famille « les voix avaient mûri en (elle), dans un embrouillamini qu'il (lui) fallait démêler ». (21)

Toutes les deux sont des « Métis » de la seconde génération, elles ont une mère franco-belge qui « venait du nord de la France » (246) et une grand-mère blanche d'un village fermé de colons bretons, une « Blanc-Matignon » de la famille Lebecq. (33) Leur appartenance ethnique se résume plutôt à la couleur de la peau, « au visage brun parsemé de taches de rousseur » et à un style musical « zouk » qui les renvoie aux souvenirs des vacances. (175) Ces deux antillaises ont une tante, à qui elles ressemblent par leur comportement autant physique que moral ; chaque fois qu'elles se faisaient remarquer par une insolence ou par un désordre excessif, leurs parents déclaraient : « on dirait la tante Antoine ! », « on voit que tu tiens d'Antoine », « les mêmes péniche que sa tante ». (18) Celles-ci ne prennent pas soin de leur allure, ne s'occupent ni de leur tignasse qui « a besoin d'un bon démêlage » (10) ni de leur tenue vestimentaire ; certes, elles manifestent une indifférence aux conseils avisés pour la soigner. (18) La critique est prise pour une parole élogieuse, « car si l'on attribuait bien des défauts à ma tante, je percevais une certaine admiration pour celle qui n'avait jamais fait que suivre son désir en cultivant sans regret l'art de la catastrophe ». (18) L'originalité du roman tient à cette trouvaille : un prénom masculin imaginé pour une femme qui réunit une beauté féminine à une indépendance absolue qu'on n'attribue qu'aux hommes. Ce n'est pas le vrai prénom de la tante, mais c'était une façon de donner force au personnage.

Le pacte implicite est également bafoué par des faussetés référentielles, plusieurs événements et éléments se trouvent fictionnalisés, certains ayant une tonalité mythologique ne peuvent pas être reçus comme vrais. L'exemple le plus significatif est celui des visions auxquelles est sujette Antoine. Ces visions sont des créateurs de sens et servent le roman du point de vue de l'écriture, celle d'une écrivaine visionnaire qui donne à voir ce qu'elle imagine. Antoine est dotée d'une imagination hors de l'ordinaire. Ainsi se perd-elle dans ses rêveries ou rêves éveillés. Ses visions transposent la réalité et expriment, comme dans un rêve, ce que la femme perçoit, ce qu'elle ressent. Elle confie à la narratrice :

« Je ne parlais pas seule. J'avais déjà le fluide pour parler aux êtres invisibles. Je pourrais t'apprendre si tu veux, mais pour ça, il faudrait que tu sois à l'écoute de Dieu. si tu avais vu tous ces anges qui me tendraient les

bras, me susurraient des secrets. Chaque fois que je sentais un picotement au bout de mes doigts, je savais qu'ils étaient présents. Encore aujourd'hui, ils me prodiguent des conseils. (42)

L'imagination embellit ainsi la réalité et permet de survivre au traumatisme de la solitude et de la misère.

Mais, par ailleurs, l'auteure et la nièce ont deux prénoms différents : l'un composé, Estelle-Sarah et l'autre simple, Eulalie. Du point de vue phonémique, le rapprochement sonore entre les deux prénoms « Estelle » (ou Eustelle) et « Eulalie » garantit une certaine harmonie et une certaine compatibilité entre les deux individus. Contrairement à l'auteure, la narratrice est inscrite dans la constellation familiale, elle porte le prénom de sa grand-mère Eulalie. Ce « prénom souvenir » est choisi par le père en hommage à sa mère disparue quand il « avait trois ans » (37) et dont il ne gardait aucun souvenir. Sur *Libération*, elle fait allusion que son nom de jeune fille ressemble à celui d'Ezechiel - Bulle est son nom de femme mariée - mais sans le déceler.

Quant aux lieux, les événements se déroulent dans deux terres lointaines : la Guadeloupe, un département français d'Outre-Mer, une île flottant loin sur l'océan Atlantique et l'Hexagone. Le premier espace rural, Morne-Galant, où sont nés les membres de la famille Ezechiel, est un lieu imaginaire inspiré du berceau des aïeux. La romancière le crée à partir du nom du quartier « Morne-Constant » situé à Capesterre-de-Marie-Galante, c'est l'une des îles de Guadeloupe qui se trouve à 30 km des côtes, on y accède en bateau ou en avion. Par ailleurs, Bulle ne s'est pas documentée sur Point-à-Pitre, c'est dans les Caraïbes, à Bélize, qu'elle puise la matière de ses évocations et aussi sur des cartes postales. Toute l'ingéniosité d'Estelle-Sarah Bulle est de jouer avec l'absence d'archives et d'en faire l'aliment même du roman. De son passé, elle ne garde que ses propres souvenirs et ceux de ses tantes et son père qui sont, en fait, des témoignages oraux. À l'opposé de celui de son mari d'origine française qui « connaissait en détail le cheminement de sa propre famille » à partir des archives constituées de documents écrits tel l'acte notarié, visuels comme les photos et audiovisuels comme les films et des objets préservés tels que les bijoux et les caméras.

« Conserver est un réflexe de gens bien nés, soucieux de transmettre, de génération en génération, la trace lumineuse. Je n'avais pas cela. Nul document à l'abri dans la pierre épaisse d'une maison familiale. Nulle trace d'ancêtres, trop occupés à survivre. Mais je possédais un registre d'expériences, de gestes, de mots qui me nourrissent de manière souterraine ». (176)

Dans ce roman, Estelle-Sarah Bulle donne à lire un roman polyphonique semi-autobiographique, une saga familiale où les noms sont souvent changés, mais plus réelle que n'importe quel document. N'ayant que la parole pour seul héritage, tout débute par la nièce, la

narratrice dont le rôle consiste à retranscrire les récits que la fratrie lui fait de cette île et de ses aventures respectives. Quant à la langue de ce roman, elle forme un mélange d'un très beau français littéraire et de créole créé parfois, d'une fluidité harmonieuse telle une réponse admirable et convenable au sujet du métissage.

5. Un hymne au métissage

L'écriture romanesque d'Estelle-Sarah Bulle agrémentée de mots et d'expressions créoles met en valeur ce métissage culturel bien qu'elle pointe du doigt la difficulté de se sentir intégrée et l'ambiguïté de l'identité des antillais : « Métis, c'est un entre-deux qui porte quelque chose de menaçant pour l'identité » (19) et en Guadeloupe, elle n'est pas considérée comme une Antillaise « j'entendais dire que je n'étais pas une véritable Guadeloupéenne (...) que je n'étais pas antillaise ». (170) Influencée par l'ouvrage de Patrick Chamoiseau, elle découvre la richesse que détient cette langue mixte, aux origines multiples (dialectes européens des XV^e, XVI^e, XVII^e siècles et langues africaines) mais marginalisée, et essaie de réinventer cette musique sensuelle du créole qu'elle ne parle pas mais qui était le son d'échanges entre son grand-père resté en Guadeloupe et son père.

La marginalisation de cette langue remonte au temps de la départementalisation qui, sous le nom de l'assimilation culturelle, a gommé les traditions antillaises et les langues autochtones pour réduire toute chance de se fonder une identité et culture antillaise face à la culture française. En effet, elle est infantilisée, demeure à un certain moment une langue régionale pratiquée en secret, face au français qui devient la langue officielle. Le roman d'Estelle-Sarah Bulle y fait écho, il souligne la mise à l'écart du créole au profit du français imposé comme une langue de scolarisation. Petit-Frère a fait ses études jusqu'à la « septième » (185) à Pointe-à-Pitre où on voyait « quelques gamins noirs sortaient du lycée » avec un « gros français qui sortait facilement de leur bouche » (206). Devenu père, il n'a jamais appris le créole à ses enfants, entre autres la narratrice, parce qu'elle n'est pas reconnue comme une langue favorisant la réussite scolaire et le progrès : « je ne t'ai pas parlé créole parce qu'il n'y avait aucune raison à cela. Je voulais que tu fasses des études brillantes et que tu t'élèves dans la société ». (45) Lucinde a quitté aussi la Guadeloupe « pour que ses filles aient une meilleure éducation ». (205)

Etant donné que la langue est l'une des assises de l'identité, Glissant, dans la formulation de son concept nouveau, celui de l'Antillanité, appelle l'Antillais qui se baigne dans le multiculturalisme et la diversité raciale à repenser sa culture antillaise et à assumer ses particularismes à travers une réappropriation de soi et la reconnaissance du métissage culturel.

À l'identité unique, il substitue l'identité rhizome qui est une identité multiple pouvant être influencée par l'autre. Cette identité est à l'image de la créolisation qui constitue la pensée de l'avenir où se mélangent toutes les cultures du monde liées par des rapports d'équivalence donnant naissance à de nouvelles cultures. (Glissant, 1996, p. 17) Glissant compare la réalité antillaise multiculturelle à une mosaïque dont l'avantage est de placer en harmonie plusieurs dimensions culturelles. Le concept de la Créolité lancée par Chamoiseau se situe en continuité avec l'Antillanité et vient ancrer la diversité culturelle des peuples antillais dans les œuvres littéraires. Ceux-ci trouvent nécessaire de reconstruire leur Histoire occultée sous la domination coloniale et de prendre en considération leur identité métisse. Aussi prendront-ils la peine, dans *L'éloge de la créolité*, de se définir d'abord sur le plan identitaire : « Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles. Cela sera pour nous une attitude intérieure, mieux : une vigilance, ou mieux encore, une sorte d'enveloppe mentale au mitan de laquelle se bâtira notre monde en pleine conscience du monde » (Chamoiseau, 1983, 13). Chamoiseau insiste sur le rôle primordial de l'écrivain antillais d'expression française de mettre en œuvre l'enrichissement mutuel à travers son style poétique qui naît de l'enchevêtrement culturel « La littérature créole d'expression française aura donc pour tâche urgente d'investir et de réhabiliter l'esthétique de notre langage » (ibid, 47). L'écrivain doit s'attribuer la langue française, l'adapter, l'enrichir par d'autres langues, bouleverser leur ordre et leurs sens, pour transmettre ses propres valeurs et sa vision du monde au lecteur en le divertissant par l'imaginaire. Chamoiseau incite l'écrivain à se laisser emporter par son imagination pour s'affranchir des contraintes du système de domination qui freinent toute créativité aux Antilles. Le roman d'Estelle-Sarah Bulle s'inscrit dans cette lignée, il est teinté de créole inventé. Cette romancière a été imprégnée par la voix créole de Chamoiseau quand elle a lu à l'âge de vingt ans son roman *Texaco* (1992) dont la langue a une puissance romanesque sans pareille. Ce livre de Chamoiseau était pour elle une illumination, c'est la première fois qu'elle a pu confirmer l'intuition que le créole pouvait être une langue extrêmement littéraire et poétique. Son roman à la langue imagée et émaillée du parler créole reflète une vision vivante de la pensée et de la vie antillaise. Pour elle, la langue s'avère un moyen pour affirmer son identité culturelle :

« Je n'étais pas née en Guadeloupe, je n'y venais, au mieux, qu'une fois tous les deux ans. Même si j'aimais profondément cette île, cette société créole, ma vie était ailleurs. Cela ne signifiait pas que rien ne m'avait été transmis de cette terre, au contraire. Je le sentais dans mon corps, dans mes mots, dans ma façon d'appréhender la diversité du monde ». (170)

Sans la maîtriser, elle montre une certaine sensibilité vis-à-vis de la langue des ancêtres en multipliant les formules créoles prononcées par ses tantes et son père. Ces paroles sont accompagnées de leurs traductions pour que le lectorat français puisse les comprendre. Tout

d'abord, le titre « là où les chiens aboient par la queue » est traduit à partir d'une expression créole expliquée par Antoine dans l'incipit : « Cé la chyen ka japé pa ké » qui désigne un lieu aux confins du monde. Certaines expressions sont accessibles telles que « makakri » (macaqueries, singeries) et « bel ti fanm' » (belle femme) (49), « ti-punch » (petit-punch » (153), « Nèg kont' Nèg » (Nègre contre/est l'ennemi d'un Nègre) (188), d'autres nécessitent une explication comme « Y ké, y pa ké ! » (Ira, ira pas) (104), « bitin an kouyounad' » (chose pas sérieuse) (70), « mi bab mi » (quel ennui) (83), « les tèbè et les roués » (les couards et les patrons) (84). Des mots créés par l'écrivaine comme les verbes « labyrinthier », « zinzonner » ou « tchiper » (198) enrichissent notre vocabulaire et des expressions comme « m'en fous aw », « ka ou pé comprend ? », « i ka akoué i tellement ? », cousin « à moitié dek-dek » (à moitié fou) (44) mêlent les deux langues. Cette combinaison du créole et du français émane de la double identité culturelle qu'elle assume.

À partir des histoires de sa famille, la narratrice part en quête de ses origines et réinvente la vie des siens en Guadeloupe de 1947 à leur exil en métropole. Cette épopée familiale à l'allure autobiographique épouse alors l'histoire de la Guadeloupe en mettant l'accent sur des événements historiques presque occultés comme les émeutes de mai 1967. La transmission se fait par le récit, la narratrice introduit la fiction pour donner à ces confidences qu'elle a suscitées une valeur collective et, par conséquent, embrasser l'histoire de tous les Antillais.

Dans ce roman choral, toutes ces voix et ces histoires sont submergées dans les mémoires de la tradition orale, les souvenirs qui en ressurgissent vont aider la narratrice à comprendre son identité métisse et à aimer son histoire « et la matière dont elle est faite ; une succession de violences, de destins liés de force entre eux, de soumissions et de révoltes ». (171) En écoutant leurs différents points de vue qui se complètent et se contredisent, elle découvre combien ces gens ont pu lutter pour leur survie et se sont efforcés à garder des liens entre eux, contrairement aux Antillais qui, malgré l'évolution de leur pays dans tous les domaines, continuent à vivre dans la dépendance faute de solidarité.

À travers un style vif, empreint de poésie et d'images, des phrases parsemées de créole recréé, l'écrivaine remonte au passé pour reconstruire l'histoire narrative de la population antillaise écrasée par les infortunes, le racisme, la domination coloniale, et vouée à la migration. Ce roman invite alors à une réflexion sur l'union, la tolérance et le métissage culturel répondant au concept de l'homme pluriel, créé par Glissant. Ce philosophe d'origine martiniquaise place au cœur de son œuvre l'être comme être en relation, qui met en contact ses particularités culturelles et celles de l'autre dans des conditions d'égalité et de justice, comme l'explique sa

théorie de la relation : « Parce que de même qu'on ne peut pas sauver une langue toute seule en laissant périr les autres, de même on ne peut pas sauver une nation ou une ethnie en laissant dépérir les autres. Et c'est ce que j'appelle la Relation » (Glissant, 2009, 99).

Bibliographie

Corpus

BULLE Estelle-Sarah, *Là où les chiens aboient par la queue*, Paris, Liana Levi, 2018, 288p.

Ouvrages

ANSELIN Alain, *L'émigration antillaise en France. La troisième île*, Paris, Karthala, 1990, 293 p.

BASTIDE Jackie, *La Case du siècle : Bumidom, des Français venus d'outre-mer*, documentaire diffusé le dimanche 10 janvier 2021 à 22.40 sur France 5.

BENIAMINO Michel, *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1999, 464 p.

BOCANDE Anne, « Péyi an nou : le Bumidom en BD », *Africultures* [en ligne]. Disponible sur : <https://africultures.com/peyi-an-nou-bumidom-bd/> (consulté le 12 novembre 2022).

BOURDIEU Pierre, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, 567 p.

CESAIRE Aimé, « Crise dans les départements d'outre-mer ou crise de la départementalisation », *Présence Africaine*, 1 (XXXVI), 1961, p.109-111.

CHAMOISEAU Patrick, *L'éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1983, 136 p.

CHAMOISEAU Patrick, *Texaco*, Paris, France loisirs, 1993, 432 p.

CHAMOISEAU Patrick, *Ecrire un pays dominé*, Paris, Gallimard, 2002, 368 p.

CHATEAU-DEGAT Richard, « Le patriotisme français des Antillais : an tan Robè e an tan Sorin (1939-1943) », *Outre-Mers, Revue d'histoire, Les territoires de l'histoire antillaise*, n° 378-379, 2013, p. 165-182.

GLISSANT Edouard, « Le romancier noir et son peuple. Notes pour une conférence », Deuxième Congrès des écrivains et artistes noirs, (Rome, 26 mars-1^{er} avril 1959), Paris, *Présence africaine*, n° 16, octobre-novembre, 1957, p. 26-31.

Fondation FRANTZ Fanon, *Sortir du colonialisme, Frantz Fanon par les textes de l'époque*, Paris, Les Petits Matins, 2012, 138 p.

FRANTZ, Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 1961, 309 p.

GASPARINI Philippe, *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Seuil, 2004, 400 p.

GLISSAT Edouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, 144p.

GLISSAT Edouard, *Mémoire des esclavages*, Paris, Gallimard, 2007, 192 p.

GLISSAT Edouard, *Philosophie de la relation*, Paris, Gallimard, 2009, 176 p.

LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 368 p.

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman.*, Paris, Gallimard, 1978, 496 p.

PINCON Michel et PINCON-CHARIOT, Monique, « De l'espace social à l'espace urbain. Utilité d'une métaphore », *Les Annales de la Recherche Urbaine, Parcours et positions*, n^o 64, 1994, p. 51-53.

TALAHITE-MOODLEY Anissa (dir.), *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Ottawa, Ontario, Presses de l'Université d'Ottawa, 2007, 365 p.

VALETTE Bernard, *Le Roman. Initiations aux méthodes et aux techniques modernes d'analyse littéraire*, Paris, Nathan, 1992, 127 p.

VILLANI Jacqueline, *Le Roman*, Paris, Belin, 2004, 240 p.

Notice bio-bibliographique de l'auteure

Hanane Abou Nasreddine, titulaire d'un PhD en Langue et Littérature françaises de l'Université Arabe de Beyrouth en 2022. Enseignante de langue française à l'Université Libanaise, elle est chargée des cours de mise à niveau, plus particulièrement de l'élaboration du curriculum et de sa mise en œuvre, dans de différentes facultés (pédagogie, sciences économiques et gestion, santé publique, etc). Auparavant, elle a travaillé comme formatrice au CAPES à la faculté de pédagogie. **hanane.abounasreddine@gmail.com**